

Éducation cinématographique

GILMOUR, David. *Le Film club — Un père, un fils : trois films par semaine*, Paris, Leduc.S Éditions, 2010, 283 p.

Michel Coulombe

Volume 28, numéro 3, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61309ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (2010). Compte rendu de [Éducation cinématographique / GILMOUR, David. *Le Film club — Un père, un fils : trois films par semaine*, Paris, Leduc.S Éditions, 2010, 283 p.] *Ciné-Bulles*, 28(3), 64–64.



GILMOUR, David. *Le Film club – Un père, un fils : trois films par semaine*, Paris, Leduc.S Éditions, 2010, 283 p.

Éducation cinématographique

MICHEL COULOMBE

Les livres de cinéma appartiennent pour la plupart à quelques genres bien précis : biographies, essais ou dictionnaires. L'ouvrage de David Gilmour échappe à ces catégories puisque l'auteur y raconte une partie de sa vie. Il s'attarde plus particulièrement à sa relation avec son fils Jesse, de l'âge de 16 à 18 ans. L'éditeur classe *Le Film club* sous la rubrique Témoignage.

David Gilmour a exercé divers métiers. Il a écrit des romans, présenté des films à la télévision et touché à la critique de cinéma. Cette connaissance du septième art l'a amené à réagir de façon tout à fait inattendue aux problèmes scolaires de son fils, grand adolescent que l'école n'intéressait pas. Plutôt que d'exiger, comme l'auraient fait tant d'autres parents, de meilleures notes ou un changement d'attitude immédiat, le père de Jesse prend une décision radicale. Il accepte que son fils cesse d'aller en classe, mais lui demande, en retour, de regarder trois films par semaine avec lui. Des films qu'il choisira. Rien de plus. Marché conclu. Le livre relate les hauts et les bas de

cet improbable ciné-club, une expérience pédagogique inusitée qui permet aux deux Gilmour d'aborder, au fil des films, divers aspects de la vie.

Quiconque espère trouver dans le récit de ce parcours cinématographique sinueux les bases d'une cinémathèque idéale en sortira déçu. Le père n'enseigne pas le cinéma à son fils. Il se garde bien d'énumérer tous les films qu'il lui a fait découvrir. De plus, il ignore, sans culpabilité, des pans entiers de l'histoire du septième art. Il s'en tient à présenter des films qu'il aime et à les mettre en contexte en racontant une anecdote ou en donnant quelques points de repère, soucieux d'éviter une approche trop didactique. Certains films touchent la cible, d'autres ne trouvent pas grâce aux yeux de Jesse. Afin d'éviter la monotonie, le père crée des modules, c'est-à-dire des thématiques, qui lui permettent de regrouper, de manière subjective, un ensemble de films. Ainsi, il propose un festival de l'horreur, une série de trésors enfouis, une exploration du nouveau cinéma allemand ou encore des films qui illustrent le thème de l'immobilité. Plus immobile que Clint Eastwood, selon lui, on peut conclure à la mort clinique...

L'entreprise est révélatrice des goûts cinématographiques de l'auteur. Il lance son entreprise cinéphilique avec **Les Quatre Cents Coups** de François Truffaut, espérant que son fils se reconnaisse dans Antoine Doinel. Lorsqu'il présente **The Shining** de Stanley Kubrick, il observe au passage que le jeu de Jack Nicholson a vieilli. Il évoque ces films hors du commun, dont **Psycho** d'Alfred Hitchcock, qu'on n'oublie jamais avoir vus à tel endroit. Et il affirme qu'une scène de **True Romance** de Tony Scott, interprétée par Dennis Hopper et Christopher Walken, serait la meilleure de l'histoire du cinéma. Bref, il a un point de vue sur le cinéma et l'assume.

Le lecteur québécois s'étonnera de constater à quel point l'auteur néglige la cinématographie de son propre pays, le Canada.

David Gilmour fait découvrir à son fils la Nouvelle Vague, Federico Fellini, Werner Herzog et Woody Allen, mais ne paraît pas accorder de valeur particulière au cinéma canadien sinon pour se référer, à quelques occasions, à David Cronenberg qu'il a interviewé. Il semble que le cinéma ait beaucoup à apprendre à un adolescent, mais rien en ce qui concerne le pays où il habite. Voilà qui a de quoi surprendre.

L'ouvrage n'est pas entièrement consacré à l'éducation cinématographique de Jesse, ni même au cinéma comme substitut à l'enseignement traditionnel. Avec justesse et humanité, David Gilmour fait le récit sans pudeur de l'apprentissage de la vie à son enfant. Les tourments amoureux du jeune homme occupent une place centrale, tout comme l'évolution de ses rapports avec son père. Celui-ci a fort à faire pour lui garder la tête hors de l'eau lorsque Rebecca ou Chloe le plongent dans l'abîme du désespoir. Quels films conviennent à un adolescent effondré qui a rompu avec sa copine?

Le Film club a été traduit en une vingtaine de langues. D'abord publié à Toronto, le livre a fait le tour du monde avant d'arriver au Québec en version française, deux ans plus tard, par le biais d'un éditeur français. On ne saurait mieux illustrer les deux solitudes. La traduction est soignée. Toutefois, les titres des films sont presque toujours traduits en français sans qu'on donne les titres d'origine en référence. Ce choix peu judicieux obligera parfois le lecteur à se demander de quoi il est question avant de se rappeler que **Deux Flics à Miami** correspond à **Miami Vice** et **Paiement Cash** à **52 Pick-Up**.

L'index des films cités est absolument inutile. Les œuvres répertoriées se trouvent à peu près aux pages auxquelles on renvoie le lecteur. À peu près! Du travail bâclé. ▀